

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (novembre à mai) — les vacances exceptées :: :: ::

L'ÉTUDIANT

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.
Rédigé en collaboration Universitaire

Les marchands qui tiennent à la clientèle des Étudiants feraient bien d'annoncer dans notre journal. C'est le plus sûr moyen de les atteindre.

2ème ANNÉE — No 1

MONTRÉAL : 8 NOVEMBRE 1912

5 SOUS LE NUMÉRO

DEUXIÈME ANNÉE Dans la Youpinstrass

A tous nos amis

A quelqu'un qui lui demandait ce qu'il avait fait pendant l'année terrible, Talleyrand répondait finement : "J'ai vécu".

Cette réponse nous la faisons à nos lecteurs. "L'Étudiant" a vécu toute l'année dernière; et ceux qui savent les misères de ce monde, diront avec nous que c'est superbe, pour un journal universitaire, d'avoir vécu une année entière, même de la seule vie matérielle.

Nous ne nous faisons pas illusion. Les premiers pas de ce petit rejeton de Laval furent chancelants. Les rédacteurs s'évertuèrent souvent, non à écrire des articles, mais à faire de la copie. Les vieux discours, sentant la classe de rhétorique, et les dissertations, chefs-d'œuvre d'un écologiste de belles-lettres, étaient sortis de leurs cartons, ressassés, et tout naïvement servis à des lecteurs bénévoles. Certes, la revue de l'an dernier méritait les critiques que l'on en fit au début.

Il faut quelque chose de mieux. La vie de l'étudiant est une vie transitoire, qui, de sa nature, ne laisse pas d'œuvre derrière elle. Notre journal, né d'une pensée modeste, d'un désir d'élever un peu l'esprit des camarades au-dessus du terre-à-terre où la majorité se complait, était surtout destiné à servir de lien d'union entre les différentes facultés.

Le projet parut bien osé. Ce fut d'abord l'illusion d'un seul; les disciples peu à peu se groupèrent, et, aujourd'hui, que les temps sont meilleurs, "L'Étudiant" paraît grand format; il ouvre ses feuilles au bon vent d'enthousiasme qui souffle dans nos murs.

C'est notre intention de donner au journal, cette année, une portée plus grande.

Nous publierons aussi régulièrement que nos ressources nous le permettront les conférences d'économie politique de notre grand ami à tous, M. Edouard Montpetit.

Un résumé très substantiel des conférences de M. Gautheron, le nouveau professeur de littérature, paraîtra chaque vendredi. Avec sa permission, nous ferons avec plaisir les honneurs de la publicité aux meilleurs devoirs, primés aux cours du lundi.

Les conférences si bien faites de M. Lagacé, sur l'Art ancien et moderne, seront par notre journal, cherché chez eux, d'abord des lecteurs, puis des auditeurs, aujourd'hui trop rares.

Nous aurons là, ce que les "Annales" de Paris, appellent leurs "cinq-à-six" littéraires.

Nos poètes et nos rimeurs, tous les talents, même les talents méconnus, trouveront chez nous l'hospitalité la plus large. S'il en est parmi les camarades qui sentent piqués par l'envie d'écrire en français, nous serons charmés de leur ouvrir nos colonnes.

Le succès ne viendra qu'à force de travail acharné. Ce sera notre parti. En retour, nous ne demandons qu'une chose, c'est la sympathie des camarades et leur appui.

Plutôt que de nous critiquer massivement, entre eux, ou dans une feuille étrangère, qu'ils nous adressent leur opinion, leurs suggestions; qu'ils nous envoient soit un article, soit une chronique. Ils seront "la couleur"; nous serons "l'ombre", et tout, dans le tableau, deviendra harmonie.

LA REDACTION.

L'ÉTUDE DU FRANÇAIS DANS TOUTES LES ÉCOLES

Sous ce titre, nous lisons dans le Canadian Collier's du 12 octobre 1912, cet intéressant article dont voici la traduction. Les vedettes sont de nous :—

"Au lieu d'augmenter, par tout le pays, les Anglo-Canadiens contre l'usage du français dans les écoles publiques, ne vaudrait-il pas mieux se demander pourquoi l'étude de la langue française ne deviendrait pas obligatoire pour tous nos enfants, à nous, hommes de langue anglaise.

Puisque nous avons commis la faute de laisser aux Canadiens-français, l'usage de la langue française dans leurs écoles, nous n'avons qu'un remède, c'est d'étudier nous-mêmes le français.

Le problème de l'accord des deux races au Canada, n'est pas près d'être résolu. Ce serait, certes, un grand pas de fait, si, plus tard, nos petits-enfants, à nous, Canadiens de langue anglaise, pouvaient être en mesure de comprendre, un peu mieux que nous-mêmes, nos compatriotes de langue française. Ainsi que le fait remarquer Henri Bourassa, le Canadien-français a l'avantage de posséder deux langues, deux histoires, deux littératures, alors que nous, nous ne parlons qu'une seule langue, la nôtre, et ne connaissons que notre histoire anglaise et notre littérature anglaise.

Tout ce que la plupart des Canadiens de langue anglaise connaissent des habi-

tants de la province de Québec, ils l'apprennent uniquement par la lecture de journaux voués aux intérêts d'un parti politique, journaux dont les correspondants (Québécois) sont naturellement enclins à dénaturer les rapports qu'ils envoient sur le Canada français, uniquement en vue de servir le parti. C'est la pure vérité; le Canadien de langue anglaise est tellement ignorant de tout ce qui concerne la province de Québec, et, ce qu'il connaît à moitié, est tellement emmêlé de préjugés, qu'il a raison d'en être tout honteux.

Ce pour quoi, en général, l'homme éprouve le plus de difficulté, c'est de se débarrasser de ce préjugé; que tout individu parlant une langue différente, ou vivant dans une région différente, doit lui être nécessairement inférieur.

Sauf l'argument des premières lignes, dont les prémisses nous paraissent détestables, et la conclusion très surprenante, tout l'article respire un air de conciliation remarquable. C'est à conserver.

C. E. B.

Le roi Louis XIV, avait coutume de dire qu'il ne faut pas se vanter trop tôt de l'avvenir, parce qu'on dérobo à l'événement la grâce de la nouveauté.

V. CHERBULIEZ.

UNE PETITE REVUE DE NOTRE MONDE JUIF

Le Canada terre promise aux Youtres.

Ce brave et ineffable M. Blumenthal, échevin du quartier Saint-Louis, élu grâce à la bonne entente des Canadiens-français, annonça, il y a quelque temps, au monde stupéfié que le Canada était la terre promise des juifs.

Mon vieux, si tu crois avoir dit là quelque chose de nouveau, tu te trompes! Drumont, tu sais l'infâme Drumont qui seul dans toute l'Europe enjivée eut le courage de dire ce qu'avait fait de mal aux nations chrétiennes la race déicide, Drumont prédisait, il y a une vingtaine d'années que le Canada était la terre promise des hébreux.

Il a vu loin ce grand visionnaire des temps modernes!

Pauvre Canada, terre promise des youtres, quelle destinée!...

Montréal sera la Jérusalem nouvelle et la rue Saint-Laurent le ruisseau de lait et de miel dont parlent les livres saints!

Ayez confiance, Juifs, le Messie viendra!

Il descendra quelque part dans la rue Saint-Dominique. "à travers laquelle des juifs croûtés jusqu'à l'échine courent dans la boue après quelques pièces d'or". (Swedenborg).

Dans ces temps bénis, où la joie luira dans les regards classieux des youtres, ces derniers seront au nombre de cent mille.

Et au bout de cinquante ans, comme dit Drumont, il n'y aura plus de Canada, plus de société, plus de famille. Il n'y aura que des prostituées, des cabotins, des pornographes, des financiers véreux, des politiques tripoteurs, des maîtres-chanteurs... x x x

Henri Heine

A propos de maîtres-chanteurs, en fait-on un potin autour du nom de Henri Heine? Je proteste au nom des juifs contre la divulgation de la correspondance de Heine. C'est profaner une tombe que de dire à l'univers entier que cet écrivain "de la pomme rance" fut un maître parmi les maîtres-chanteurs de son époque!

Pauvre grand Heine, quel plaisir infernal peut-on donc éprouver à souiller la belle figure de juif? Tu "tirais des carottes" de celui-ci ou de celui-là en le menaçant de dévoiler ses affaires de famille, par exemple, s'il ne déliait les cordons de sa bourse? La belle affaire. Et c'est tout ce qu'on peut te reprocher? Vétille, ma foi, "petty offense" comme dirait l'avocat Jacobs!...

Ah! que la haine est un mauvais maître, n'est-ce pas, Heine, maître-chanteur? x x x

L'avocat Jacobs et le "Devoir".

Le "Canadian Jewish Times" publiait, il n'y a pas longtemps, la correspondance échangée entre M. Jacobs, avocat juif, et M. Henri Bourassa, directeur du "Devoir".

Vrai, c'était amusant d'entendre M. Jacobs se plaindre du fait que le "Devoir" avait mentionné qu'un israélite quelconque, condamné par le recorder pour avoir vendu de la petite bière remplie de bacilles, était bien un juif.

Il n'y a pas moyen de les regarder de travers, ces messieurs, sans qu'ils protestent.

Ils sont "tabous". n'y touchez pas!... Vous les admettez dans votre pays, ils s'engraissent à vos dépens et si l'un d'eux vous sert, contre du bon argent, de la petite bière avec 627,000 bacilles par pouce cube, vous n'avez pas le droit de dire: voilà un juif qui a du culot!...

Si vous osez prononcer ces paroles sacrilèges, il se trouvera un autre juif pour vous écrire une lettre de reproches sanglants et sur un ton de matamore.

Bernard Lazare, juif, écrivait un jour: "Les juifs entrent dans les sociétés mo-

PAX

Sous les arceaux bénis l'âme des encensoirs
Déroulait sa guipure aux rythmes des [cantiques,
Tandis que, récitant les oraisons du soir,
Nous nous vêtions de paix et de douceur [mystique.

Les cierges d'or, tremblant autour de [Postensoir,
Célébraient avec nous, la gloire Eucha- [ristique,
Et nous étions heureux du bonheur de [vouloir
Nous abimer au fond du sacré viatique;

Aussi lorsque, montant les degrés de l'autel,
Le célébrant, nimbé du reflet éternel,
Elevait lentement le Soleil de l'Hostie,

Dans le silence blanc et chaste de la nef,
Au moment où pieux nous nous courbions [du chef,
La bonté descendait dans nos coeurs, [infinie.

Albert DREUX.

10 novembre 1910

dernes, "non comme des hôtes, mais comme des conquérants".

À lire l'épître de M. Jacobs, on prendrait ce monsieur pour un conquérant qui va tout casser, tout broyer, tout pulvériser.

Prenez votre temps, M. Jacobs, il ne sert à rien de vous exciter!

Plaignez-vous, c'est votre droit, mais au moins trouvez des raisons qui vaille et laissez-moi de côté cette vieille et grossière équivoque que si nous dénonçons parfois les juifs, c'est parce qu'ils ne partagent pas nos croyances religieuses.

Il y a dix-neuf siècles que les juifs ont adopté cette tactique. En France, ils ont tout détruit: morale, famille, religion, armée et le juif Sémenoff ne craignait pas d'écrire un jour: "Vous vous croyez chez vous en France? Eh bien, nous vous en ferons sortir". Quelques français protestèrent, et il y avait de quoi, ce me semble. La réponse inévitable fut toujours la même: "Ne nous faites donc pas une guerre de religion".

Le juif est partout le même, nous dit encore Bernard Lazare.

Pas étonnant alors qu'on retrouve le même argument sur des lèvres de juifs canadiens quand un youtre est en mauvaise posture.

Guerre de religion!
Mais qu'est-ce que ça peut nous faire de savoir que vous attendez encore le Messie, et que votre religion vous défend de manger du cochon!

Il nous importe bien plus de savoir s'il y a danger d'empoisonnement à boire le jus de microbes que ce bon Max Adelson et ses pareils servent sous le nom de bière d'épinière.

Six cent vingt-sept mille bacilles par pouce cube!

Ne dites pas cela, érie Jacobs, respectez notre religion!...

Isaac, fils d'Abraham.

Circoncis.

"En vérité, il vaudrait autant avoir affaire à des gens qui n'ont point de religion qu'à ceux qui en sont instruits jusqu'à la direction d'intention; car enfin l'intention de celui qui blesse ne soulage pas celui qui est blessé. Il ne s'aperçoit point de cette direction secrète, il ne sent que celle du coup qu'on lui porte. Et je ne sais même si on n'aurait pas moins de dépit de se voir brutalement par des gens emportés, que de se sentir poignarder consciencieusement par des dévots".

PASCAL.

("Les Provinciales").

Vers le passé...

Une coutume qu'il faut faire revivre

Il existait autrefois à la faculté de Médecine de Laval—c'était le beau temps alors! — une coutume presque oubliée aujourd'hui et que je regrette énormément. Au début de chaque année universitaire, tout le monde, professeurs et élèves d'icelle faculté se réunissaient — comme s'assemblait aux jours de fête ou d'action collective une famille nombreuse — dans notre vaste salle de cours. Le doyen nous souhaitait paternellement la bienvenue, nous présentait successivement ceux qui devaient une année durant nous initier à la carrière choisie, et nous souhaitait à tous ardeur à la besogne et bon succès dans nos études. Oui, c'était le beau temps!... Mais cette coutume a vécu chez nous. Je le déplore infiniment, car, pour ma part, je crois absolument que ces belles et imposantes réunions de commencement d'année—je suis heureux d'apprendre qu'il s'en fait encore dans d'autres facultés de notre université—sont non seulement intéressantes et très utiles, mais qu'elles sont nécessaires. Les étudiants, en effet, ceux qui sont nouvellement arrivés parmi nous surtout, sont heureux d'y faire solennellement connaissance avec leurs nouveaux maîtres; ils puisent en outre dans ce premier contact avec la faculté médicale, avec ce corps professionnel dont ils feront désormais partie et dont ils contribueront à perpétuer la vitalité une leçon de fierté, d'amour et de légitime orgueil: ils y constatent la valeur et la dignité d'une organisation bien établie et apprennent à aimer sincèrement leur école, à s'y attacher de plus en plus, à lui faire honneur en tout et partout.

C'est avec la joie émue qui accueille tout bon vieux souvenir que je me rappelle encore ces chaudes allocutions d'autrefois, ces discours pleins de verve et de conviction d'un Dr Lamarche, par exemple, nous développant cette vieille maxime qui résume si bien toute la pratique médicale bien comprise: "soulager souvent, guérir quelquefois, consoler toujours." Son verbe nous enflammait, nous surtout les plus jeunes — j'en étais alors — et nous revenions de ces assemblées plus enthousiastes, plus courageux, et plus conscients de nos responsabilités nouvelles.

Aujourd'hui, l'année s'ouvre chez nous, comme une partie de billard que l'on recommence, plus d'inauguration officielle, plus d'exhortations sur les devoirs de la vie que nous embrassons définitivement, plus de considérations générales sur les matières diverses que nous devons approfondir, plus de souhaits, plus de conseils, plus rien... "Cassez-la?—Je casse"... et déjà l'on carambole... Je me fais cependant un devoir de remercier nos professeurs respectifs pour les paroles aimables avec lesquelles ils nous accueillent au commencement de chacune de leurs premières conférences. Je les félicite de s'efforcer ainsi de nous faire moins regretter les beaux jours d'autan où la faculté nous apparaissait au début de chaque année scolaire mieux organisée, "en meilleure condition physiologique", plus unie, et je me fais un plaisir de donner à ce propos un résumé condensé des paroles bien senties que nous adressait le Dr Fortier, le jour où il recommençait cette année ses leçons de Matière Médicale:

"C'est un devoir bien agréable pour moi de vous souhaiter, au commencement de cette nouvelle année universitaire, la bienvenue, la plus cordiale. Vous êtes ici chez vous. C'est non seulement votre droit, c'est votre devoir de faire de l'Université votre chez vous, votre Alma Mater dans le meilleur sens du mot. Une université n'est pas seulement un corps de professeurs, c'est un tout composé de professeurs et d'élèves, et l'Université est d'autant plus grande, son renom s'étend d'autant plus au loin, que les élèves y sont plus attachés et lui conservent un meilleur souvenir.

"Je vous souhaite le succès dans vos études. Ici permettez-moi de moraliser

un peu. Les conseils que l'on mêle aux souhaits en sont, souvent, vous ne l'ignorez pas, la partie la meilleure... La clef du succès, c'est l'attention et le travail. Quelqu'arides et longues qu'elles puissent vous paraître, écoutez les conférences de vos professeurs. Souvenez-vous qu'elles sont le résultat non seulement de leurs études, mais encore de leur expérience, et qu'elles sont faites avec l'ambition de vous rendre pratiques les acquisitions de la médecine moderne. Vous avez des auteurs français, anglais, allemands, et vous devez bien les connaître. Il est une chose cependant que vous devez toujours avoir présente à l'esprit: c'est que chaque milieu géographique a son génie morbide; chaque pays a ses méthodes thérapeutiques particulières qui varient avec les circonstances, la population, le climat. Or cette connaissance de la pathologie et de la thérapeutique spéciales à votre pays, vous ne la trouverez pas dans les livres: vous ne pouvez l'acquérir qu'aux cours théoriques et cliniques de l'université et des hôpitaux. Soyez donc assidus aux cours, apportez-y toute votre attention et revoyez chaque soir ce que vous avez appris dans la journée..."

GUSTAVE LACASSE.

—:o:—

Paroles malheureuses

L'autre matin (16 octobre 1912) avait lieu à la Cathédrale la messe annuelle du Saint-Esprit.

Les Etudiants, à l'encontre de l'année précédente, s'étaient rendus très nombreux à l'invitation de M. le Chanoine Dauth.

Réunis à l'Université, ils défilèrent, drapeaux en tête par la rue Sainte-Catherine et Windsor jusqu'à la Cathédrale. Et c'était vraiment bon de les voir ainsi groupés, coiffés du bérêt. (pour le port duquel il semble y avoir un mouvement bien accentué); et armés de la canne.

Après la messe, il se rendirent, toujours en procession, jusqu'au McGill, saluer leurs confrères de l'Université Anglaise.

Jusqu'ici, rien que de très louable. Mais, et c'est alors que cela cesse de l'être, quelqu'un (orateur improvisé, sans mandat et ne faisant parti d'aucun conseil des différentes facultés, heureusement!) s'avisa, pris soudain d'une ardeur belliqueuse, d'offrir aux étudiants du McGill la sympathie des étudiants du Laval pour la récente arrestation dont six des leurs ont été les sujets. Ceci, passe encore. Mais, le souffle de Mars continuant toujours son action, il assura les carabins du McGill que le jour où ils voudraient prendre leur revanche sur les hommes de police, ils trouveraient dans leurs confrères de Laval, de fidèles alliés.

Je ne crois pas que la majeure partie des étudiants de Laval soit prête à endosser et à faire siennes ces déclarations inopportunes et plutôt malheureuses.

Si quelques-uns des étudiants du McGill font des gaffes et se conduisent en gens mal élevés, qu'ils paient les pots cassés.

Pour nous, nous sommes en bons termes avec les messieurs de la Police, pourquoi ne pas y demeurer?

Nous sommes d'avis, et les gens intelligents le seront, je crois, avec nous, que le prestige d'une Université ou d'une institution quelconque se maintient plutôt par l'intelligence et la bonne tenue des membres qui la fréquentent, que par des frasques et des escapades du genre de celle qui ont eu lieu il y a un mois.

Ce n'est pas en assomant les gens à coup de briques et en salissant de boue les uniformes des officiers de la ville, qu'on s'attirera les sympathies du public et qu'on fera croire qu'à Laval fleurissent encore la politesse et l'urbanité française.

DURANDAL.

—:o:—

Ce journal est publié par la Société de Publication Laval.

Président et directeur.—C. Em. Bruchési.

Rédaction.—Noël Fantoux.

Administration.—J. B. Mandeville.

Adresse:

"L'Etudiant",

Université Laval,

Montréal.



Leurs faits et gestes.....

Le Baccalauréat grandit dans notre estime.
Bissonnette est un homme au discours qui fulmine.
Boulay s'est déjà dit: "Pour moi pas de repos".
Coallier connaît Chimie et ses propos.
Coullée, à l'hôpital, a beaucoup de besogne.
Desaulniers n'entend pas qu'on se plaigne ou qu'on grogne.
Gariépy nous bénit d'un geste paternel.
Gravel a dans ses yeux ce bel azur du ciel.
Guindon, "funicula"! ta chanson favorite.
Jacques, le bon apôtre, au devoir nous invite.
Lamothe aime à jouer trombone et baryton.
Lerliche est du passé fort content, nous dit-on.
Lamoureux peut jouer du piano sans pédales.
Lamy connaît encor ses valse orientales.
Lavigne a dû se faire au club un gros "ilem".
Letellier prend toujours des notes mais "ad rem".
Lévesque est assuré d'un succès pour la classe.
Mailoux, confrère envers tous, quoiqu'on fasse.
Marin s'est alarmé des guerres des Balkans.
McKenzie, au collège, est le héros de cent bans.
Michaud peut éclipser tous les travaux d'Hercule.
Mignault: "Flots azurés! Que le simoun recule!"
Poisson pour l'examen ne nourrit point d'effroi.
Viens connaît des chansons tout comme vous et moi.

OSCAR...

(de l'Ecole Cubiste)

OXYGENE

Chimiquement pur pour l'usage
médicinal
Fourni en cylindre avec inhalateur

Pharmacie Laurence

Coin ST-DENIS et ONTARIO, Montréal

"LE PHOTOGRAPHE CONNU"

Albert Dumais

259 RUE SAINTE-CATHERINE EST
Près Sanguinet, MONTREAL

TELEPHONE: Bureau Ea 5566
Res. Ea 229

"Rentiers en 20 Ans"

La Caisse Nationale d'Economie

(Incorporée en vertu du Statut 62 Victoria, ch. 93). Capital inaliénable accumulé: \$700,000. Versements mensuels: 25 ou 50 centimes.

Les membres de la Caisse Nationale d'Economie, retireront chaque année, après 20 ans de sociétariat, Dix ou même Quinze fois plus de revenus, sur leur placement, que si, individuellement ils avaient placé leur argent à intérêt composé. La rente qui leur sera payée, leur vie durant, est INCESSIBLE et INSAISSISSABLE.

Pour renseignements:

ARTHUR GAGNON, administrateur, 296
Boulevard Saint-Laurent, Montréal.

MAISON BOLTE

ANGLE DES RUES SAINTE-CATHERINE ET ST-DENIS.

MM. les Etudiants y trouveront de la crème à la glace pour eux et d'excellents chocolats pour "elles"

Préparations aux Examens

LETTRÉS ET SCIENCES
Droit, Médecine, Pharmacie, Art Dentaire, Service Civil, Ecole Polytechnique, Etc.

L. E. GODIN, B.S.

151, RUE ST-DENIS, MONTREAL.

JOHN GERACIMO

320 RUE SAINTE-CATHERINE
près de la rue Saint-Denis.

Le Restaurant populaire où les Etudiants reçoivent le plus chaleureux accueil. Qu'on se le dise!

TEL. BELL EST 4683.

L' "ETUDIANT"

est en vente aux
endroits suivants

LE RESTAURATEUR DE LAVAL
LIBRAIRIE SAINT-LOUIS,
288, rue Sainte-Catherine-Est
MAILLOUX & FRERES,
252, rue Saint-Denis

J. PONY,
374, rue Sainte-Catherine-Est
DEOM & FRERE,
71 rue Sainte-Catherine-Est
C. A. BOLTE,
298, rue Sainte-Catherine-Est
(coin Saint-Denis)

Chronique Universitaire

Nous voudrions sous cette rubrique, classer par ordre chronologique, les menus faits ou événements qui s'en viennent égayer ou assombrir la vie à l'Université, et faire en quelque sorte, de cette manière, de l'histoire en miniature. Nous croyons que cette entreprise aura quelque utilité, en ce sens que notre vie d'étudiants, avec son histoire ainsi écrite chaque semaine, sera toujours vivante là, devant nous, et qu'il fera bon, plus tard, lorsque nous songerons avec regret aux jours d'insouciance et de gaieté de notre jeunesse, dans la tranquillité des soirs, de relire parfois,

"Les pieds sur les chenêts de fer", ces pages d'histoire ancienne dont nous serons les principaux personnages. En plus, nous élevons ainsi un monument ("aere perennius") plus durable que l'airain, et lorsque nous quitterons l'Université, nous ne "mourrons pas tout entiers" pour le quartier latin: car nos noms et nos hauts faits seront transmis à la postérité, à notre postérité qui viendra un jour, aux mêmes cours de chimie ou de droit romain que nous écoutons aujourd'hui: je veux parler de nos enfants futurs; des tiens, cher lecteur, des miens, de ceux que Gervais ou Lessard auront.

LE VOYAGE

Le départ 12½ du soir.—24 octobre 1912

Dès minuit, jeudi, toute la joyeuse troupe des étudiants se trouve réunie à la gare Windsor, attendant le départ du train spécial, mis à leur disposition, pour Boston; tandis que

Le bruit des pénétrants sifflets
Des flûtes et des flogeolets,
Des cornets, hautbois et musettes,
Des vendeurs et des acheteurs
Se mêle à celui des sauteurs
Et des tambourins à sonnettes.

Ils sont là trois cent dix, gais et tapageurs comme toujours, pendant que Marin, un peu à l'écart, comme une ombre en peine, le front appuyé sur la pierre froide d'une colonne, regarde tristement ses amis qui s'en vont: c'est que le devoir le retient ici et qu'il n'ira pas à Boston.

Enfin, après quelques instants d'une attente frémissante, on s'embarque, on part, on est parti: cependant, un homme —beau comme un jeune dieu, dans le charme mystérieux du soir—seul à l'arrière du dernier wagon, appliquant un long instrument de cuivre à ses lèvres, fait résonner l'air de sons longs et sonores qui s'en vont dans la nuit comme un adieu suprême à la ville endormie: c'est le noble et chevaleresque Gervais et son olifant...

Adieu ville, adieu prison noire
Où rôdent les esprits méchants,
Adieu le livre et l'écriture.

Manchester, 10 heures du matin.

—Manchester! ô Manchester! que d'illusions sont venues se perdre en ton sein. Ici, une heure d'arrêt. Tous les universitaires s'empressent à travers les rues de la ville, car ils veulent aller saluer Mgr. Guertin, le seul évêque canadien-français de la Nouvelle-Angleterre.

Tous les carabins sont devant l'évêché, graves et silencieux: là, parmi les douceurs d'un tranquille [silence] Règne sur le duvet une heureuse indolence. C'est là que le prélat, muni d'un déjeuner Dormant d'un léger somme, attendait le [dîner].

Paquette—le Carnot des voyages,—est au premier rang et Roeh O.K. qui a préparé un bijou de discours. Soudain, une porte s'ouvre—Sésame ouvre toi!—monseigneur paraît, et la gent étudiante le salue par le chant national: "O Canada!"

Mais, monseigneur Guertin ne s'émeut pas pour si peu: aussitôt il commence à réciter un bref discours de trois ou quatre lignes comme il aurait fait d'une oraison quelconque:—

"Messieurs, dit-il, en substance, je vous souhaite une cordiale bienvenue; je vous souhaite aussi beaucoup de succès dans vos études et dans votre vie future dans le monde: que ma bénédiction vous accompagne."

On entend alors le bruit d'une porte qui se ferme, et monseigneur Guertin, évêque

de Manchester, a disparu. Quel point final! Quelle douche sur l'enthousiasme chaud des étudiants!

Paquette, interloqué, n'en pouvant croire ni ses yeux ni ses oreilles, remet tranquillement son béret, et ce jour-là, Roeh ne prononce pas de discours; seulement, la flûte de Gervais fit entendre un son plaintif dans le silence universel et qui rappela tout le monde, demeuré-là bouche bée, à la réalité brutale, et nous reprimes tristement le chemin de la gare.

Toutefois il ne faudrait pas conclure de ce qui vient d'être dit que tous nos compatriotes de Manchester sont demeurés froids devant l'amical bonjour que nous avons voulu leur dire en passant; nous devons offrir nos remerciements à M. Laferrière qui nous a souhaité une si cordiale bienvenue, et à messieurs Bélangier et Guibault, avocats, de la gracieuse réception qu'ils nous ont faite au club Joliette.

× × ×

Boston, 12 heures a. m.

A midi le train stoppe, nous débarquons: nous voici à Boston.

Les E. E. M., s'en vont à leur hôtel et les E. E. D., font de même: les premiers doivent loger au Cophy House et les seconds au Crawford.

Cette journée se passe sans incidents à noter, si ce n'est que Fautoux va faire une première visite au "Old Howard Theatre", dans la soirée.

Le lendemain, dès le matin, une visite officielle à l'Université d'Harvard et promenade à travers les villes de Boston et de Cambridge.

Une promenade dans Boston... que voilà donc une perspective alléchante et prometteuse de sensations multiples! Une promenade dans Boston, cela évoque une multitude de choses du passé: car ne oublions pas, Boston est le Québec des Etats-Unis, à cause de son air ancien, de ses vieux monuments, de ses cimetières d'autrefois situés en pleine ville, où dorment les héros de la révolution, les martyrs de la liberté: L'on voit donc en passant tous ces souvenirs historiques que la vieille ville garde, conserve jalousement; on admire aussi, le Musée des Beaux-Arts, la Bibliothèque, et l'on s'arrête devant un monument remarquable et fameux de Washington qui, du haut de son piédestal regarde flegmatiquement passer à ses pieds:

...de janvier en décembre,
Les Solons qui vont à la Chambre
Et les Arthurs qui vont au bois.

Et que dire maintenant de Cambridge, la ville de Longfellow, et où l'on montre encore sa résidence, près de laquelle vient aboutir ce pont à qui le poète a adressé un de ses plus beaux poèmes:—

"I stood on the bridge at midnight"
"As the clocks were striking the hour"
"And the moon rose o'er the city"
"Behind the dark church tower"...

A midi tout le monde est chez soit. Aussitôt après le dîner, chacun va de son côté.

Fautoux fait une seconde visite au "Old Howard" et dépense le reste de l'après-midi à marchander les boîtes de toilette, puis revient finalement à sa chambre avec une longue boîte sous son bras.

Roeh cherche "sa cousine" (?) dans les magasins de cinq et dix centins.

Boni Labonté, songeur, s'en va errer sur la Washington Ave. :—

Plus loin des belles,
Fort peu rebelles,
Par ribambelles
Errant à l'écart,
Ont doux visage
Gentil corsage;
Mais je suis sage.

se dit-il. Hélas! à Boston,

(Boni vous le dira) on n'est pas sage impunément, car ce soir-là même, il se fait enlever son béret par une "flirting princess".

Jimmy ne perd pas son temps: il fait des études de moeurs par les trous de serrure. Bourdon se promène dans un auto à dix piastres de l'heure.

Quant à Picotte il montre ses dents un peu partout. Les plus avisés, parmi les universitaires, emploient leur temps à visiter le musée des Beaux-Arts, et qui n'a rien de commun avec notre musée Eden—et la Bibliothèque. Quant aux autres, je

Librairie Saint-Louis

Papeteries, livres, journaux, jouets, impressions et reliure, etc., Cadeaux pour les fêtes, calendriers de fantaisie, agendas et almanachs pour 1913.

Tél. Bell Est 2660 288 Ste-Catherine Est, près St-Denis

NATIONOSCOPE

SEMAINE DU 4 NOVEMBRE 1912

"LE MAITRE DE FORGES"

THEATRE DES NOUVEAUTES

TEL. EST 1395

SEMAINE DU 4 NOVEMBRE 1912

M. Harmant et sa troupe dans

"LA MARIEE RECALCITRANTE"

THEATRE NATIONAL

SEMAINE DU 4 NOVEMBRE 1912

"FRANCILLON"



UN BEAU GESTE DU BUREAU DE "LA MAISON DES ETUDIANTS"

Nous pouvons certainement qualifier de beau geste la décision que vient de prendre "La Maison des Etudiants" en signant, pour les étudiants un contrat de Culture Physique avec l'Institut de Physiothérapie. Et le choix du Dr. Lasnier satisfait tous ceux qui pensent comme nous, que le rôle d'éducation est toujours très délicat, et suppose en éducation physique, une connaissance approfondie de l'anatomie, de la physiologie, de l'hygiène et de la science du mécanisme des mouvements. Le Dr. Henri Lasnier, nous paraît incontestablement "l'homme de la question" parce qu'il l'a reçue depuis quelques années, et a pratiqué lui-même la thérapeutique, qu'il recommande. Il est donc bien: The right man in the right... question.

ne les ai pas suivis, et j'en suis heureux.

Ici les jours se suivent et se ressemblent. Dès samedi soir, le retour vers Montréal commence, et c'est alors que "papa" Côté, satisfait de son voyage, pour témoigner de son contentement a dit cette phrase mémorable—prenez des notes, jeunes gens:— "On doit être content de ce qu'on a fait, du moment qu'on n'en rougit pas". (Authentique: j'en ai pris note moi-même) et c'était bien dit. Jacques HERMIL.

SYMPATHIES A UN CONFREERE

Les étudiants de toutes les Facultés adressent une résolution de leurs plus sincères condoléances à M. Albert Laroche, E.E.M., à l'occasion du décès de son bien-aimé père, le Dr. Z. Laroche de Montréal. O. LERICHE.

ETUDIANTS DE LAVAL

Déposez vos économies à

La Banque d'Epargne

De la CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL Fondée en 1846

Actif total au-delà de \$30,000,000

Nombre de déposants, plus de 100,000

Bureau-Chef et 13 succursales à

Montréal

La seule Banque incorporée en vertu de l'Acte des Banques d'Epargne, faisant affaires dans la cité de Montréal. Sa charte (différente de celle de toutes les autres banques) donne toute la protection possible à ses déposants.

Elle a pour but spécial de recevoir les épargnes, quelque petites qu'elles soient, des veuves, orphelins, écoliers, commis, apprentis et des classes ouvrières, industrielles et agricoles et d'en faire un placement sûr.

Intérêt alloué sur dépôts au plus haut taux courant

Nous vous réservons toujours l'accueil le plus courtois, que votre compte soit gros ou petit.

A. P. LESPERANCE, Gérant.

Demandez une de nos petites Banques à domicile, ceci vous facilitera l'Epargne

C'est une fille qui a tous les vices, mais qui ne manque pas d'honneur à sa façon. Si elle est menteuse comme un laquais de grande maison, elle n'est pas fausse, elle se donne pour ce qu'elle est. Elle ne croit ni Dieu, ni diable: aussi ne les prend-elle jamais l'un pour l'autre. Quand elle les rencontrera dans l'autre monde, elle aura le plaisir de la surprise, et le bon Dieu lui dira: "Gitonille, viens à ma droite; je m'accommode mieux des gens qui m'ignoient que de ceux qui me compromettent.

V. CHERBULIEZ.

LE PAYSAGE EN FRANCE AU XIX^e SIECLE

Monsieur Louis Hourticq, inspecteur des Beaux-Arts de la ville de Paris, a donné, mardi soir dernier, au Royal Victoria College, une conférence extrêmement intéressante que nous essaierons de résumer.

L'histoire du paysage en France, au XIX^e siècle est l'histoire d'une manière de voir et non de peindre. La révolution qui s'accomplit dans la peinture, à cette époque, est aussi importante que celle qui s'opéra, quelques siècles auparavant les Primitifs des Classiques.

Ces peintres réactionnaires ont voulu peindre autrement parce qu'ils voyaient autre chose.

Cette histoire comprend trois phases:—

LES INITIATEURS (1820—1850)

Avant eux, il n'y a pas de paysage en France.

Les premiers qui apparaissent sont moroses et ternes.

Il fallait donc changer la palette, trouver des couleurs nouvelles.

Les premiers initiateurs s'installent vers 1830 dans cette forêt pittoresque et presque sauvage qu'était Faintainebleau.

Ils s'éprennent de cette nature fruste et agreste.

Ils analysent les aspects des arbres, des rochers.

C'est alors que commence la lutte entre la nature insaisissable et les artistes qui furent: Corot, Rousseau, Millet.

COROT fut un peintre voyageur. En faisant le portrait de la nature, il reste poète et c'est ce qui le distingue des autres. Il fume et rêve devant un paysage.

Son imagination transforme les objets et dans une légère buée blanche qui s'évapore du sol, il voit surgir des formes mythologiques.

Il n'en reste pas moins sinistre.

Il ne regarde pas tant les choses que la lumière qui les enveloppe, et dans toute chose, il voit la quantité ou la dose de lumière qu'elle renferme et distingue la nuance de la couleur.

Ses tableaux sont ordinairement une opposition d'ombre et de pénombre transparente.

Il peint à l'heure indécise, le matin, à l'ombre, et c'est la raison de ces grandes ombres flottantes à travers lesquelles nous voyons les objets.

Il fut un peintre de la lumière.

ROUSSEAU, contrairement à Corot n'a guère quitté la forêt. Sa peinture est d'après modèle. On trouve dans son oeuvre plus de richesses de sensations que chez Ruysdael, quoique l'harmonie soit la même.

De ses tableaux se dégage une impression de vie profonde qui embrasse l'imense forêt. Il a su analyser la vie végétale et sentir l'âme violente du vieux chêne, qui est sorti de la terre à force de lenteur et d'effort.

L'arbre, le brin d'herbe, la feuille est étudiée jusqu'en ses moindres détails, et dans le gazon humide de ses tableaux on croirait voir courir des fourmis.

MILLET ne s'intéresse pas qu'à la nature, mais à l'homme.

Son oeuvre est chargée d'une poésie où l'on sent un drame violent: la lutte de l'homme et de la géhe. Et c'est le paysan de tous les temps qu'il nous montre acharné à creuser la terre pour en tirer son pain.

C'est toute l'histoire de l'humanité, triste et mélancolique.

Donc tous les peintres de cette première génération voient comme l'on vit, avant eux et apportent des sentiments nouveaux dans un langage non créé par eux.

NATURALISTES ET IMPRESSIONNISTES (1850—1900)

COURBET est le chef de l'école naturaliste.

C'est un bon ouvrier qui brasse bien la couleur.

Il peint hommes et bêtes, grandeurs naturelles.

Ses tentatives ont échoué la plupart du temps.

Ses modèles posaient à la lumière de l'atelier et ses tableaux sont éteints.

MANET entreprend la même oeuvre. Ses modèles posent à la lumière, en plein air.

Le contraste du noir et du blanc, donne l'illusion du clair.

C'est pourquoi Manet a commencé par peindre sombre avec des taches de clarté. Il a échoué.

Les Impressionnistes au lieu de représenter la réalité, nous donnent l'impression de la réalité.

Le peintre ramasse une sensation vive, l'applique immédiatement, sans l'analyser.

L'Impressionniste ne voit que la lumière, distingue dans l'atmosphère une quantité de reflets nouveaux qui éclairent les objets, discerne des nuances, là où ne se voyait autrefois que la lumière blanche ou grise.

La révolution impressionniste comprend donc le remplacement de la lumière par la couleur. Le peintre n'a pas sur sa palette, la lumière du soleil, mais il a les couleurs qui composent cette lumière et c'est en l'analysant qu'il aboutira à des effets harmonieux et riches.

L'artiste ne mêle pas—comme autrefois—les couleurs pour obtenir des nuances, mais il juxtapose ces couleurs.

Le mélange est optique.

Cette peinture choque dès l'abord. Car on ne peint plus avec des touches qui dessinent les objets, mais avec des taches indépendantes des objets représentés.

Cette école nous impose une manière de voir, et l'on accepte aujourd'hui le principe des reflets.

Manet et Renoir sont les principaux représentants de cette catégorie d'artistes impressionnistes.

1900 A AUJOURD'HUI

L'Impressionnisme nous est acquis.

Il y a bien le CUBISME et le FUTURISME, deux théories ridicules, qui ne dureront pas. Les Cubistes prétendent qu'on peut faire subir au dessin le même travail qu'à la couleur.

Ramené tout à des cubes.

Les Futuristes ne représentent pas ce que nos yeux voient mais le produit de notre imagination. Par exemple les jambes d'une femme qui marche ressemblent aux rayons d'une roue.

Aujourd'hui, les peintres assagissent la peinture impressionniste qui a échoué à peindre le portrait.

Ménard, Tronchet veulent faire le portrait du sol, d'une région, comme celui de la figure humaine.

On s'ingénie à pratiquer la psychologie du terrain, l'analyse des nuances de la lumière.

Claude Manet a donné l'impressionnisme sa forme définitive.

La France au XIX^e siècle a accompli une révolution excessivement originale.

Les artistes ont inventé une nouvelle manière de voir.

Il faut leur pardonner ce que leur oeuvre offre de paradoxal, puisqu'on y trouve une réalité nouvelle.

J. B. D.

Retour de Boston

Branle-bas général, jeudi dernier. L'Université se mettait en voyage pour Boston, la ville la plus intellectuelle des Etats-Unis, mais en même temps, la ville où le goût est le plus affiné.

Des camarades se réjouissaient d'avance à la pensée d'aller faire leurs emplettes d'automne chez les Yankees. Pensez donc, avoir l'air un peu exotique, et surtout trier la douane—quelle bonne blague. Mais voilà! le bon goût a prévalu; personne n'a acheté de chausures bostonnaises aux formes excentriques.

L'entente était universelle. Il n'y a que DUSSAULT, rue Sainte-Catherine, près Saint-Denis, pour chausser élégamment un étudiant canadien.

—L'hiver sera rude, le charbon sera cher. Vous pourrez cependant narguer l'un et vous passer de l'autre à la condition de vous vêtir, chez

A. SAINTE-MARIE

Coin Sainte-Catherine et Amherst

M. René Gautheron

Nous avons eu, à quelques reprises, déjà, la bonne fortune de causer assez longuement avec notre nouveau professeur de littérature. Chaque fois, il s'est montré à notre endroit d'une affabilité charmante.

Nous lui en sommes très reconnaissant. Monsieur Gautheron semble ravi d'être parmi nous, et s'intéresse tout particulièrement aux Etudiants de Laval.

Les cours didactiques du lundi commenceront bientôt.

Cette année, l'on étudiera d'une façon assez spéciale, les auteurs les plus représentatifs et les plus marquants de chaque grand siècle littéraire, à commencer par le XVII^e siècle et à terminer par le XIX^e.

Les conférences du mercredi se feront sur les Mémoires. Côté historique, côté littéraire. Nous aurons le bonheur de publier, chaque semaine, un compte-rendu détaillé de chaque conférence.

Cela, grâce à l'obligeance de M. le professeur, qui a bien voulu nous aider dans l'accomplissement de ce travail. Au cours de chacune de nos conversations, Monsieur Gautheron nous a exprimé le très grand désir de voir des Etudiants nombreux suivre ses conférences et surtout ses cours du lundi, qui seront pour eux d'une extrême utilité.

Tous, nous pouvons être assurés, de trouver toujours en lui, non pas un professeur imposant et superbe, mais presque un grand ami toujours prêt à mettre à notre disposition sa science, son talent, et toutes les excellentes qualités qui font de lui un homme délicat, un causeur plein de verve, et d'esprit et un professeur distingué.

J. B. D.

ORDRE INDEPENDANT DES FORESTIERS Fondé en 1874

Nombre de membres 241,500
Fonds de réserve \$18,800,000
Bénéfices payés \$34,000,000
Camarades! Pourquoi ne pas placer vos économies à 100%? Un versement mensuel de 80c assure \$1,000 à vos héritiers futurs. Un supplément mensuel de 41c vous permettra de recevoir une pension de \$10 par semaine, en cas de maladie. Plus jeune on est, moins cher ça coûte.

Demandez des renseignements à
EMILE LADOUCEUR, E. E. D.
à l'Université Laval.

A NOS AMIES

Notre journal se flatte d'en avoir beaucoup et de très sympathiques.

C'est avec plaisir que nous les verrons nous aider à réaliser notre rêve: faire de l'«Etudiant» l'organe à la fois sérieux et enjoué de la jeunesse studieuse, aimante et... aimable.

Celles qui ont collaboré à notre feuille universitaire, l'an dernier, ont toujours reçu, je crois, un accueil bienveillant.

Il en sera de même cette année, pour nos «anciennes» et pour celles qui voudront se joindre à elles. Que toutes se le rappellent:

«L'Etudiant» est Canadien et comme tel, [il se doit d'être toujours «Poli, galant, hospitalier....

LA REDACTION.

: 0 :

Un clairvoyant à l'Université!


S'il faut en croire ce bon bougre de Lafontaine, pas Aimé, neveu de Primus, mais (Lafontaine), le fabuliste, il paraît qu'il y en a qui attendent la fortune en dormant. Cette mentalité est étrange, et malheureusement semble l'apanage d'un bon nombre de camarades, qui chaque mois pourraient, s'ils le voulaient mettre quelques piastres de côté. On dit que le meilleur moyen d'avoir de l'argent devant soi, c'est d'en mettre... de côté. Vous allez rire, mais c'est comme cela. Et celui qui se charge de vous expliquer cet aphorisme c'est tout simplement un camarade, Emile Ladouceur, E.E.D., qui n'attend pas d'être dans la profession pour se faire des rentes. Suivez son exemple. Allez lui demander ce qu'il pense de MONTREAL-EST; allez lui demander si c'est vrai que l'arrivée de la cale-sèche a fait monter de 10% la valeur des terrains... Et vous m'en donnerez des nouvelles.

: 0 :

L'ETUDIANT est un journal qu'a créé la seule initiative des jeunes de Laval.

L'ETUDIANT s'est donné pour mission, sinon de convaincre par des raisonnements aussi inattaquables qu'interminables, du moins d'entraîner vers le chemin des grandes et nobles causes par sa verve de bon aloi et son intraduisible enthousiasme.

SWEET CAPORAL



CIGARETTES

«LA FORME LA PLUS PURE
SOUS LAQUELLE LE
TABAC PEUT ETRE FUMÉ.»

Lancet.